

# **SPLENDEURS ET MISÈRES DES GROUPIES**

**Les Pérégrines** : un nom en hommage au roman éponyme de Jeanne Bourin, historienne et romancière, grand-mère et figure d'inspiration d'Aude Chevrillon, la directrice de la maison.

**Notre ambition** : vous proposer un voyage intellectuel en publiant des textes toujours pertinents, souvent impertinents, qui, par des voix fortes et hardies, des plumes belles et singulières, observent le monde par différentes fenêtres pour mieux les ouvrir, nous amènent à faire un pas de côté, nous poussent à mieux appréhender l'autre, l'étrangeté, la diversité, nous livrent des trajectoires inspirantes pour dessiner une société plus humaine.

### **GENRE !**

Lorsqu'on dit à quelqu'un, en langage familier, qu'il ou elle fait « genre », on lui signifie que l'on a compris que l'apparence qu'il ou elle se donne, les pratiques qu'il ou elle revendique relèvent d'une construction plus ou moins consciente, qui s'inscrit dans un rapport de pouvoir. « **GENRE !** », c'est un cri de guerre, une démarche de défiance critique, un laboratoire d'idées et d'explorations inédites où se mêlent recherches et témoignages.

Conception graphique et couverture : Lia Pradal

Photographie de couverture : des groupies des Beatles les acclament devant l'hôtel Delmonico, à New York, où le groupe séjourne lors de sa tournée nord-américaine, 28 août 1964 © Alamy

Mise en page : Flora Monnin

© Éditions Les Pérégrines, 2025

Tous droits réservés

Éditions Les Pérégrines

21, rue Trousseau 75011 Paris

[www.editionslesperegrines.fr](http://www.editionslesperegrines.fr)

SOPHIE BENARD

# **SPLENDEURS ET MISÈRES DES GROUPIES**



**De la même autrice**

*Faire corps, Les Équateurs, 2024*

*À celles qui aiment, désirent,  
pleurent, crient, écrivent.*



## AVANT-PROPOS

À l'été 2013, je viens d'avoir vingt et un ans, et je vais plutôt mal. Mes études ne se passent pas exactement comme je l'aurais voulu, j'ai le cœur brisé et je suis épuisée. Surtout, je sens la mélancolie que je traîne dans mon sillage depuis l'enfance s'intensifier de semaine en semaine. Je l'ignore encore, mais je suis à l'aube d'une grave dépression nerveuse. Pour le moment, je passe l'été en Bretagne avec mes parents. Afin de fuir l'angoisse du désœuvrement, je me lance dans l'écriture d'un roman policier<sup>1</sup>. J'élabore mon intrigue, j'imagine mes personnages ; j'écris. Et voilà qu'un beau jour, installée comme toujours à la table en plastique du petit jardin, je me demande s'il ne serait pas plus agréable de travailler en musique. Soyons honnête, je n'ai pas l'oreille très affûtée : j'écoute surtout les tubes du moment, les chansons que j'entends en soirée. Je me prends parfois d'affection pour un chanteur ou une chanteuse, puis m'en lasse quelques semaines plus tard. J'ai déjà essayé, à plusieurs reprises, d'écouter de la *bonne* musique – de la musique de *bon* goût. Mais le rock, le jazz et le classique m'ennuient. Alors écrire en musique, pourquoi pas, mais sur quoi ?

---

<sup>1</sup> Par respect pour moi-même, le monde du livre et le lectorat, ce texte n'a jamais été publié.

## SPLENDEURS ET MISÈRES DES GROUPIES

Je m'en remets à la puissance algorithmique de Spotify. Ce n'est donc pas tout à fait un hasard, d'autant qu'il n'y a pas de hasard mais que des rendez-vous, si je lance un album sorti deux ans auparavant d'un chanteur dont j'ignore tout. La déflagration est immédiate. C'est aussi inexplicable qu'évident : à l'instant où je les découvre, les chansons de *Plus* d'Ed Sheeran résonnent déjà en moi. Émerveillée, fébrile, je me précipite sur Internet : il faut lire et décortiquer ces paroles, découvrir les albums précédents, et même écouter les interviews de ce chanteur britannique qui me touche si profondément. Qui est-il ? Comment travaille-t-il ? Le roman policier peut attendre : je passe la fin de l'été à m'imprégner de sa discographie, à tout apprendre de lui et, surtout, à le laisser me reconforter.

Un an plus tard, mon spleen breton s'est mué en véritable effondrement physique et psychologique. J'enchaîne les crises d'angoisse, toutes plus violentes les unes que les autres. Je vis dans un état de désespoir perpétuel, incapable de sortir de chez moi ou de me concentrer sur la moindre tâche. Pétrifiée d'anxiété, je suis aussi contrainte de fuir toutes les situations qui me confrontent à la foule : les transports en commun, les restaurants, le cinéma. Je consulte des médecins, prends les médicaments prescrits et suis les conseils prodigués ; rien ne s'arrange. Je n'écoute pratiquement plus qu'Ed Sheeran et connais désormais par cœur la moindre de ses chansons. Plus le temps passe, plus le pouvoir qu'elles exercent sur moi est grand : je vis les mois les plus éprouvants de ma vie, mais elles gardent le pouvoir de me consoler.



## AVANT-PROPOS

En novembre 2014, j'apprends qu'Ed Sheeran se produira au Bataclan, à Paris – où je vis –, quelques jours plus tard. Depuis l'annonce du concert (que j'avais loupée), plusieurs mois auparavant, il a beaucoup gagné en popularité : tout est complet depuis belle lurette, et une rapide recherche m'indique que je suis loin d'être la seule à convoiter une place. Mais ce n'est pas le simple concert d'une pop star en pleine ascension, c'est un rendez-vous avec l'artiste qui m'accompagne depuis des mois et dont j'ai fait un refuge. Ne pas m'y rendre est impensable. J'ai beau remuer ciel et terre, les jours passent pourtant sans que je parvienne à mettre la main sur la moindre place.

Mais pour la première fois depuis des semaines, j'ai très envie de quelque chose, j'ai un objectif. Je redécouvre même la possibilité de me concentrer : je passe des heures à écumer mes contacts à la recherche de quelqu'un-e qui connaîtrait quelqu'un-e qui connaîtrait quelqu'un-e, j'explore minutieusement les sites de revente et les réseaux sociaux. Heureux hasard – mais souvenez-vous, il n'y a pas de hasard –, je finis, en milieu d'après-midi, le jour même du concert, par me connecter sur un site de revente au moment précis de la mise en ligne d'un billet. Je compose immédiatement le numéro indiqué sur l'annonce : « Je vous la prends à n'importe quel prix. » Je n'ai pas vraiment l'habitude des concerts et ce n'est qu'une fois la place en main que je me rends compte de ce qu'elle implique : je vais me retrouver entourée d'une foule compacte, sûrement (très) bruyante, dans le noir. Toutes les conditions vont

## SPLENDEURS ET MISÈRES DES GROUPIES

être réunies pour que je m'écroule d'angoisse, une fois de plus. Pourtant, je n'ai pas peur.

Quelques heures plus tard, il est là, sur scène; et je suis dans la foule – au milieu de celles et ceux dont le destin, comme le mien, a croisé celui de ce chanteur. Seul avec sa guitare et son *looper*, comme toujours, il est là, il a un corps, et ce corps est en face du mien, des nôtres. En quelques minutes, la respiration du public se synchronise à la sienne. Je suis venue seule, et face à cet homme qui me soutient sans le savoir depuis des mois, qui écrit, compose et chante les chansons qui résonnent tant en moi, je ne peux ni danser ni chanter. C'est à un petit miracle personnel que je suis venue assister, celui de sa présence.

L'anonymat que m'offrent la foule et l'obscurité m'autorise à pleurer. Et je pleure tout à la fois les mois que je viens de vivre et dont je comprends vaguement qu'ils sont en train de se changer en mauvais souvenirs, la présence toute proche de l'artiste que j'aime, l'émotion qu'il me transmet, l'admiration de le voir si juste et si impressionnant sur scène. Au milieu du concert, alors que je ne prends même plus la peine d'essuyer mes larmes, une toute jeune femme me caresse doucement la main. Quand je me tourne vers elle, elle m'ouvre grand ses bras et m'invite d'un sourire à venir m'y loger. Elle m'étreint quelques secondes avant d'essuyer mes larmes de ses pouces – toujours souriante, toujours sans un mot.

## **INTRODUCTION**

### **J'AURAI VOULU ÊTRE UNE GROUPIE**

Ce concert au Bataclan reste l'un de mes souvenirs les plus précieux. Il n'a peut-être rien à voir avec le début de la fin de ma dépression nerveuse, mais quand je (me) raconte mon histoire, il marque pourtant un tournant. Et entre Ed Sheeran et moi, rien n'a changé depuis dix ans: je me rends à tous ses concerts parisiens, je découvre ses nouvelles chansons et ses clips le jour même de leur sortie et, surtout, je l'écoute toujours déraisonnablement. À la fin de l'année 2023, Spotify m'annonçait, comme tous les ans, que le chanteur était mon « artiste phare » et que j'étais dans le « top 0,1% de ses fans ». (À vrai dire, j'ignore comment ces statistiques sont établies: suis-je parmi celles qui l'écoutent le plus en termes de temps d'écoute? ou parmi celles qui y reviennent le plus parmi leurs autres artistes préférés? Quoi qu'il en soit, je sens bien que ce 0,1% consacre ma relation si particulière à Ed Sheeran: ce chiffre montre que je suis un peu toquée.)

N'ayons pas peur des mots: j'aime profondément Ed Sheeran. C'est un amour difficile à caractériser, même pour moi. Je ne suis pas amoureuse ni physiquement attirée par lui. Ce n'est pas non plus une forme d'amour fraternel par lequel je me sentirais très proche ou très

## SPLENDEURS ET MISÈRES DES GROUPIES

semblable à lui. Car non seulement je ne le connais pas personnellement, mais j'ai aussi bien conscience que peu de choses nous rassemblent, au fond. Je crois que le type d'amour que les Grecs appelaient *agapè* – cet amour tendre, spirituel et profond, qui peut avoir pour objet aussi bien une personne qu'un lieu, un animal ou une divinité – s'approche le plus de ce que je ressens pour lui.

Mais j'ai aussi la chance d'expérimenter, en tant que fan, une autre forme d'amour, passionné, désirant, érotique – celui que les Grecs nommaient *éros*. Car cela fait également dix ans que je me consume de désir pour Harry Styles. Quand j'ai découvert son existence, il officiait encore au sein du boys band One Direction, dont j'ai vite trouvé la musique très agréable à écouter – tout simplement. (C'est léger, entraînant, énergique; et, vous l'avez déjà compris, je n'ai pas besoin qu'Elliott Smith ou Mac Miller me donnent des raisons de pleurer, je m'en trouve déjà suffisamment.) Mais surtout, Harry Styles m'est apparu extraordinairement charismatique et attirant – au point de déclencher chez moi une véritable obsession libidineuse. Il fait encore aujourd'hui partie de mes routines hebdomadaires: je fais défiler des photos de lui sur Internet, me décroche la mâchoire quand il se montre torse nu, bave de désir devant des vidéos de concert.

Pourtant, qu'il soit question de Harry Styles ou d'Ed Sheeran, je garde une frustration en travers de la gorge: je ne me suis pas laissé l'occasion d'être *vraiment* une groupie. Ils m'accompagnent de manière très différente,